

MOTS CROISÉS, RÉCIT D'UNE SORTIE DE GRILLE

Par Antoine Mercier

Plongée au cœur du judaïsme argentin et vision en coupe de trois générations successives.

Voici un livre-enquête. Dans *Mots croisés*, publié aux éditions La Cause des livres, Philippe Enquin remonte sa généalogie grâce à des documents, des lettres et des photos pour restituer l'histoire de trois générations de juifs argentins, avec ses lumières et ses zones d'ombres. L'ouvrage ne s'apparente pas seulement à une quête identitaire. Il raconte aussi l'histoire d'un retour au judaïsme, après une parenthèse de plus d'un siècle.

Il existe des rivières qui peuvent disparaître sous terre et ne réapparaître à l'air libre que plusieurs dizaines de kilomètres plus loin. Mais en connaissez-vous qui passent d'un côté à l'autre de l'Atlantique et ne ressortent qu'une centaine d'années plus tard ? L'histoire que nous raconte Philippe Enquin apporte la preuve concrète qu'une telle résurgence est possible au sein d'une famille juive. Son livre, *Mots croisés, trois générations de juifs argentins*, témoigne que les manifestations du judaïsme peuvent avoir disparu depuis longtemps sans que soit pour autant effacée la potentialité de leur présence au fil des générations.

Le grand-père, Naum, fuyant un service militaire de vingt ans, quitta la Russie en 1890 pour s'établir en Argentine. C'est l'époque du début de la première vague d'immigration en provenance d'Europe de l'Est. On évalue entre 80 000 et 100 000 le nombre d'immigrants juifs qui sont

entrés en Argentine entre 1900 et 1914. Une partie d'entre eux s'installèrent dans les zones urbaines, notamment à Buenos Aires et commencèrent par travailler comme vendeurs ambulants, ouvriers et artisans. Mais rapidement, ils réussirent à s'élever dans l'échelle sociale grâce à une éducation publique de qualité et à une forte croissance économique. Beaucoup rejoignirent la classe moyenne naissante en développant des commerces ou de petites industries.

Comme la plupart de ses coreligionnaires, Naum Frumkin (devenu Enquin) débarqua donc à Buenos Aires sans le sou et sans connaître la langue. Ce qui ne l'empêcha pas de devenir rapidement un prospère commerçant de gros grâce à une affaire d'importations de tissus et au développement d'un patrimoine immobilier. Mais cette réussite, pour laquelle il

« Mots croisés est une lettre en retour. Elle exprime une forme de reconnaissance aux siens d'avoir malgré tout rendu possible cette improbable renaissance. »

s'était entièrement donné, s'accompagna d'un arrêt complet de toute transmission identitaire. Certes, Naum s'occupa de la communauté. Il en devint même une notabilité. Son action la plus remarquable fut d'obtenir pour les juifs de Buenos Aires leur propre cimetière, situé dans la ville de Liniers.

Le Rapport Halphon

L'auteur s'interroge : « *Comment se fait-il que Naum n'ait rien transmis à ses enfants du judaïsme, ni de son passé en Russie ? Comment se fait-il qu'il ait voulu couper avec ses origines et façonner des enfants assimilés ?* »

Pour tenter d'expliquer cette attitude, Philippe Enquin reproduit de larges extraits du rapport rédigé par le rabbin Halphon sur la situation des juifs en Argentine à la fin du XIXe siècle. Il était destiné à la Jewish Colonisation Association, une organisation créée par le Baron Hirsch, dont le but était d'installer les milliers d'immigrants russes dans les colonies agricoles de la région d'Entre Rios. Ce rapport vaut à lui seul le détour : « *80 % de la population juive de Buenos Aires, estimée à 40 000 personnes, est d'origine russe (...) Les communautés d'Europe ne nous ont pas envoyé ici une partie de leur élite, mais c'est bien plutôt le résidu qui nous est, malheureusement, tombé en partage.* » Et le rabbin de citer quelques exemples : « *Dans les commerces, nos coreligionnaires se sont fait connaître par leur mauvaise foi et leurs faillites, le plus*

souvent frauduleuses. (...) Quant aux ouvriers israéliens (...) ils sont toujours les premiers à prêcher la grève et à mettre en avant leurs théories révolutionnaires (...) » Pour couronner le tout, le rabbin évoque une organisation criminelle spécialisée dans le trafic de femmes et la prostitution : *« Il existe encore dans la République, un grand nombre de juifs connus sous le nom de "ténébreux" (tenebrosos). Ce sont des trafiquants de chair humaine, les négociants de la traite des blanches ! (...) Il est bien compréhensible - conclut le rabbin Halphon - que de nombreux israéliens de Buenos Aires, qui tant soit peu se respectent, cherchent à cacher leur origine juive et refusent de se mêler aux affaires de lacommunauté. »*

Ce fut sans doute le cas de Naum Enquin. Pour lui, il convenait d'abord que ses enfants réussissent dans la vie. Et pour cela les signes d'appartenance au judaïsme risquaient d'apparaître comme un frein. La rivière ne devait plus couler à l'air libre. Le père, Benjamin, demeura fidèle à cette infidélité. Il laissa le cours d'eau couler loin de lui. À la surface l'assimilation triomphait. Dans les nombreuses lettres que le fils retrouva, aucune allusion au judaïsme. *« J'ai cherché désespérément dans cette correspondance, des allusions au judaïsme et n'ai trouvé que celle-ci dans une lettre de mon père à ma mère : « Mon cher et doux enfant, tu es vindicative comme Jéhovah à présent ! Œil pour œil... »*

« Il existe des rivières qui peuvent disparaître sous terre et ne réapparaître à l'air libre que plusieurs dizaines de kilomètres plus loin. »

Et le fils commente avec humour : *« Une nouvelle fois, Benjamin montre son ignorance et transmet les arguments de l'antijudaïsme chrétien : un Dieu vengeur ! En outre parler de Jéhovah ! Malheureusement, je suis arrivé trop tard pour l'éduquer ! »* Être quelqu'un fut l'un des constants soucis de Benjamin. Dans une autre lettre à son frère José, écrite alors qu'il avait 23 ans, il décrit ainsi sa vision de la réussite personnelle : *« Il est bon de parvenir à être quelqu'un, que ce soit dans le domaine de l'argent, des sciences, de l'art. Pour finir "être quelqu'un" nous permet d'être nous-mêmes. »* Faut-il comprendre qu'être soi-même ne suffisait pas à être quelqu'un ? Devrait-on d'abord parvenir à « être quelqu'un » avant de pouvoir être soi-même ? Et qui est ce « quelqu'un » sensé nous conduire à soi ? Voilà les questions que Benjamin transmet à son fils Philippe, à charge pour lui de résoudre l'énigme. La tâche était immense. Ce fut le travail de toute une vie qui n'aboutit qu'aujourd'hui. Comment la rivière, un jour, réapparut-elle ?

Exil souterrain

L'auteur le révèle dans le dernier chapitre, intitulé « Frumkin, le juif ». Une rencontre de vacances datant de 1978. Puis, 17 ans plus tard, la découverte d'un livre d'André Néher, *L'identité juive*. Ce fut pour lui une « révélation », un écho du Sinaï. Philippe y découvrait que le mot « Hébreu » signifie « dépasser, aller plus loin, au-delà, de l'autre côté ». Il prit conscience que le chemin vers soi ne nécessitait pas forcément le passage par un « être quelqu'un ». On pouvait être soi indépendamment de l'argent, de la science et de l'art. Il suffisait seulement d'aller au-delà de ses déterminations, en particulier familiales, pour retrouver la voie d'une perfectibilité de soi-même. L'auteur se sentit alors « charnellement descendant d'Abraham ». Puis il devint un étudiant talmudiste assidu. La rivière ressurgissait plus d'un siècle plus tard. Du cimetière du grand-père, les morts ressuscitaient. La tradition pouvait à

nouveau couler dans le Talmud. Pourquoi ne s'était-elle pas entièrement perdue après un aussi long exil souterrain ? Aux dernières pages du livre, l'auteur avance une hypothèse. Dans un dialogue intergénérationnel imaginaire avec son grand-père, il lui pose la question directement : *« Peux-tu m'expliquer pourquoi tu n'as pas transmis ne serait-ce qu'un peu de judaïsme à tes chers enfants ? »* Et il met dans la bouche de Naum la réponse suivante : *« Mais je leur ai transmis des valeurs importantes et très juives, comme le travail et l'effort, l'honnêteté, l'amour entre frères, l'étude. »* Dans ce cas, la volonté d'enfouissement manifestée par le grand-père puis par le père de l'auteur n'aurait été que le moyen de préserver la possibilité d'une éventuelle résurgence. Il suffisait pour cela de faire sortir le « vouloir être quelqu'un » de son sens obvie. Et, par une interprétation renversante – que l'on pourrait qualifier de midrashique – il était possible de découvrir une signification renouvelée de l'assignation parentale : « être quelqu'un » signifiait « rester juif », malgré les apparences. Elle autorisait un retour au judaïsme tout en restant fidèle aux siens. C'est en accomplissant le programme paternel de réussir dans la vie, que l'auteur en découvrit le sens codé. Il put alors réconcilier les identités multiples qu'il s'était fabriquées au fil des ans et qu'il met en scène en conclusion du livre en faisant dialoguer différents aspects de sa personnalité : *« Moi : Si Felipe (son prénom argentin), Philippe et Frumkin (son nom de famille initial) concluaient une alliance et nageaient tous les trois dans la même direction, je trouverais une plus grande stabilité et je pourrais avancer. Je ne courrais plus désormais le risque d'être englouti par le tourbillon des identités rivales. »* Philippe Enquin raconte avec humour et sérieux, sans aucun lamento, la formidable aventure de cette réconciliation. Mots croisés est une lettre en retour. Elle exprime une forme de reconnaissance aux siens d'avoir malgré tout rendu possible cette improbable renaissance. ●